Les caractères nationaux des peuples dans les récits de voyage d'Edmondo De Amicis : latinité, orientalisme et européisme

Laura Fournier-Finocchiaro

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/355>
DOI : 10.4000/transalpina.355
ISSN : 2534-5184

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017
Pagination : 47-64
ISBN : 978-2-84133-857-3
ISSN : 1278-334X

Référence électronique

Laura Fournier-Finocchiaro, « Les caractères nationaux des peuples dans les récits de voyage d'Edmondo De Amicis : latinité, orientalisme et européisme », *Transalpina* [En ligne], 20 | 2017, mis en ligne le 19 décembre 2019, consulté le 13 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/355> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.355>

LES CARACTÈRES NATIONAUX DES PEUPLES DANS LES RÉCITS DE VOYAGE D'EDMONDO DE AMICIS : LATINITÉ, ORIENTALISME ET EUROPÉISME

Résumé : Les récits de voyage publiés par De Amicis entre 1873 et 1878, examinés dans une optique d'histoire culturelle, nous donnent à voir une représentation des caractères nationaux des peuples des villes et pays visités par le journaliste en Europe (Paris, Londres, l'Espagne, la Hollande), en Afrique (le Maroc) et en Orient (Constantinople). On remarque que l'auteur souligne les éléments de ressemblance entre les peuples de race latine, en insistant sur les liens fraternels entre Italiens, Espagnols et Français. S'il semble souscrire à une division au sein de l'Europe entre peuples septentrionaux et méridionaux, on observe que ses déplacements en Orient lui permettent une redéfinition de l'Europe comme un continent culturellement unifié par la civilisation occidentale. Dans la confrontation avec les autres peuples, il contribue surtout à la construction de l'identité de l'Italie unifiée, qu'il inclut pleinement dans l'ensemble européen dont l'Orient est la figure de l'altérité.

Riassunto : I libri di viaggio pubblicati da De Amicis tra il 1873 e il 1878, presi in esame da una prospettiva di storia culturale, ci offrono una rappresentazione dei caratteri nazionali dei popoli delle città e dei paesi visitati dal giornalista in Europa (Parigi, Londra, la Spagna, l'Olanda), in Africa (il Marocco) e in Oriente (Costantinopoli). Possiamo notare che l'autore evidenzia gli elementi di somiglianza tra i popoli di razza latina, rilevando i legami fraterni tra italiani, spagnoli e francesi. Se pare sottoscrivere a una dissociazione in Europa tra popoli settentrionali e meridionali, possiamo osservare che i suoi spostamenti in Oriente gli permettono una ridefinizione dell'Europa come continente culturalmente unificato dalla civiltà occidentale. Nel confronto con gli altri popoli, De Amicis odepore contribuisce soprattutto alla costruzione dell'identità dell'Italia unita, che include pienamente nella collettività europea di cui l'Oriente è la figura dell'alterità.

Rien n'est plus indispensable à la connaissance de soi-même et à la construction de sa propre identité que la confrontation plus ou moins conflictuelle avec l'« altérité »¹. Avec ses récits de voyage publiés entre 1873

1. Cf. F. Orlando, *L'altro che è in noi: arte e nazionalità*, Turin, Bollati Boringhieri, 1996.

et 1878, De Amicis nous livre non seulement des descriptions extrêmement riches et stimulantes de plusieurs villes et pays européens comme Paris, Londres, l'Espagne, la Hollande, et extra-européens comme le Maroc et Constantinople, mais il contribue également à la construction de l'identité de l'Italie unifiée dans la confrontation avec ces autres civilisations. On peut notamment repérer parmi ses textes ceux qui confrontent les Italiens avec les autres peuples latins (*Spagna, Ricordi di Parigi*), ceux qui distinguent les peuples du Septentrion (*Ricordi di Londra, Olanda*) et ceux qui mettent en scène la rencontre avec l'altérité antithétique des peuples de l'Afrique du Nord (*Marocco*) et du Moyen-Orient (*Costantinopoli*)².

De Amicis, qui entendait le voyage surtout comme une source d'émotions et de divertissements, plus que comme occasion d'enquête et de connaissance, n'a évidemment pas composé des traités d'ethnologie ni de géopolitique. L'auteur souhaite conduire son public de ville en ville en lui transmettant le goût du voyage et en suscitant chez lui des sentiments de bienveillance envers des cultures et des peuples étrangers. Pour flatter son lectorat et plaire à ses éditeurs, De Amicis vise donc à charmer et impliquer émotionnellement ses lecteurs, multipliant les effets et sollicitant leur imagination. Il ne faut donc pas chercher dans ses textes des informations documentaires sous la forme de comptes rendus objectifs, mais les considérer comme des répertoires de visions spectaculaires, de tableaux pittoresques et d'impressions, dont l'objectif est d'exciter la curiosité et de toucher le cœur du public. Par ailleurs, De Amicis a beaucoup puisé dans la littérature de voyage préexistante (prenant parfois même le risque de l'erreur ou du plagiat³) et, tout comme la plupart des voyageurs, il est profondément attaché à ses propres convictions, qui sont rarement ébranlées par ses pérégrinations qui viennent au contraire les confirmer ou les renforcer.

Certains de ses contemporains, comme Carducci, Dossi ou Ghisleri, lui ont reproché son style sentimental et particulièrement dans sa prose de voyage l'accumulation d'images, la profusion de détails et d'adjectifs,

-
2. La bibliographie sur la littérature de voyage de De Amicis (« De Amicis *odeporico* ») est très riche. Pour une approche d'ensemble, on peut lire entre autres : F. Surdich, « I libri di viaggio di Edmondo De Amicis », in *Edmondo De Amicis* (Atti del Convegno nazionale di studi, Imperia, 30 aprile-3 maggio 1981), F. Contorbia (dir.), Milan, Garzanti, 1985, p. 147-172 ; B. Danna, *Dal taccuino alla lanterna magica. De Amicis reporter e scrittore di viaggi*, Florence, Olschki, 2000 ; V. Bezzi, *Nell'officina di un reporter di fine Ottocento. Gli appunti di viaggio di Edmondo De Amicis*, Padoue, Il Poligrafo, 2007 ; C. Damari, *Tra Occidente e Oriente. De Amicis e l'arte del viaggio*, Milan, FrancoAngeli, 2012.
 3. Comme le lui reproche Benedetto Croce dans « Note sulla letteratura italiana nella seconda metà del secolo XIX. III. Edmondo De Amicis », *La Critica*, 1903 ; puis dans *La letteratura della Nuova Italia*, vol. I, Bari, Laterza, 1914, p. 161-181.

les échappées dans le fantastique et la valorisation hyperbolique de chaque découverte, qui laissent le lecteur parfois désarmé et sans ligne directrice pour appréhender un lieu, une ville ou un pays. Mais il reste que le public a globalement été séduit par les spectacles mis en scène par De Amicis et a ainsi été influencé par le contenu de ses livres. Le succès des récits de voyage de De Amicis⁴ et leur diffusion dans l'ensemble de la société ont indéniablement contribué à forger et à alimenter un certain rapport au monde et une certaine représentation durable des caractères nationaux des peuples⁵ des pays visités qui méritent d'être examinés dans une optique d'histoire culturelle.

Nous souhaitons proposer quelques pistes de recherche, en guise de prémisses à des approfondissements futurs, pour tenter de comprendre la conception deamicisienne de l'étranger, en traçant les coordonnées de sa perception du différent et de l'identique. Dans un premier temps, nous nous intéresserons à son idée de la latinité, qu'il interroge lors de son voyage à Rome en 1870 et de ses voyages en Espagne en 1872 et en France en 1873 et 1878 ; puis nous examinerons ses descriptions des peuples du Nord, qu'il découvre lors de son bref séjour à Londres en 1873 et de son voyage en Hollande pendant l'hiver 1873-74 ; enfin nous étudierons sa perception des Orientaux, qu'il croise lors de ses voyages au Maroc et à Constantinople en 1875⁶.

« Cette pauvre race latine »

La première expérience significative de De Amicis comme reporter se déroule à Rome, où il est présent lors de la prise de la ville par l'armée italienne le 20 septembre 1870⁷. Suite à ce voyage, il publie plusieurs articles qui seront en partie repris dans deux volumes : *Impressioni di Roma*⁸ et *Ricordi del 1870-71*⁹. Dans ses chroniques, le jeune journaliste est pris par

4. En 1900, *Marocco* en était à sa 14^e édition, *Olanda* à sa 15^e, *Costantinopoli* à sa 26^e, *Ricordi di Londra* à sa 22^e, *Ricordi di Parigi* à sa 7^e.

5. Pour un cadre général, voir *Le caractère national : mythe ou réalité ? Sources, problématique, enjeux*, M. Niqueux (dir.), *Cahiers de la Maison de la recherche en sciences humaines de Caen*, n° 48, 2007.

6. Nous ne prenons pas en compte ici ses voyages en Amérique du Sud, qui donnent matière à ses récits *Sull'Oceano* (1889) et *In America* (1897). Dans ces volumes, l'attention du narrateur est avant tout tournée vers le problème de l'émigration italienne.

7. Cf. A. Bocolini, *Prospettive di un'analisi odepórica. Il viaggio a Roma di Edmondo De Amicis*, Viterbe, Sette Città, 2015.

8. E. De Amicis, *Impressioni di Roma*, Florence, Faverio, 1870.

9. E. De Amicis, *Ricordi del 1870-71*, Florence, Barbèra, 1872.

l'enthousiasme contagieux des militaires : dans ses *Impressioni di Roma*, il décrit la joie et la satisfaction générales pour le rétablissement après plusieurs siècles de Rome comme capitale du royaume et il célèbre les manifestations de tous les symboles de l'italianité visibles dans la ville : drapeaux, cocardes, musique, chants... En revanche, il est généralement admis que l'écrivain était peu sensible au mythe de la romanité et qu'il ne participa pas aux célébrations rhétoriques des gloires retrouvées de l'Italie. De Amicis affirme en effet :

*Certo il nostro orgoglio nazionale non si può alimentare di quelle glorie; sono troppo remote, non sono più nostre, il tempo di disseppellire le superbie antiche è trascorso per l'Italia col regno dell'Arcadia*¹⁰.

Le reporter est néanmoins sensible à la mémoire de la grandeur de Rome qui fortifie chez le peuple « *il sentimento della patria e della dignità nazionale* ». Il explique à ses lecteurs que « *l'idea di possedere codesta Roma a poco a poco qualche cosa non gli suscita e non gl'ispiri di nuovo e di generoso nell'anima, è impossibile* »¹¹. Il admet que les Italiens éprouvent naturellement de l'amour pour Rome, car elle est « *il primo nome che ci fece battere il cuore da giovanetti e sognare un risorgimento della grandezza antica* » ; ils l'aiment aussi car le monde entier la vénère, parce que tous les étrangers la visitent avec révérence et affection et parce qu'elle a été célébrée par les poètes et les peintres. L'histoire de l'Italie est liée à celle de Rome et à son « auguste image », et si De Amicis refuse de se servir de la métaphore de la « sainte génitrice des Italiens », il identifie Rome avec une reine (« *l'amiamo perché è una regina coronata ed afflitta, perché sarà una regina possente e gloriosa, perché è nostra e siamo suoi, perché è bella, meravigliosa ed eterna* »¹²) et il la nomme « *madre di tutti i soldati d'Italia* »¹³.

Si dans son texte De Amicis n'insiste pas sur le caractère romain de la nouvelle Italie, amplement chanté par ses contemporains, on peut remarquer néanmoins qu'il refuse également d'adhérer aux discours sur la fin de l'alliance des races latines¹⁴. La conquête de Rome par le royaume d'Italie

10. E. De Amicis, *Impressioni di Roma*, p. 15.

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*, p. 15-16.

13. *Ibid.*, p. 182.

14. Sur les débats de l'époque, cf. P. Benvenuto, « Panlatinisme et latinité. Origines et circulation d'un projet d'unification européenne, entre réminiscences napoléoniennes et mythe de la race », in *Europe de papier. Projets européens au XIX^e siècle*, S. Aprile, C. Cassina, P. Darriulat, R. Leboutte (dir.), Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2015, p. 267-279 ; F. Zantedeschi, « "Panlatinismes" et visions d'Europe, 1860-1890 », *ibid.*, p. 281-294.

ouvre en effet une nouvelle période en Europe où tout à coup l'alliance des races latines semble un produit du passé : les Italiens mettent notamment en sourdine leurs racines communes avec les Français et pointent leurs désaccords passés avec Napoléon autour de la question romaine plutôt que les liens anciens avec la sœur latine et les souvenirs de l'alliance avec la France lors de la deuxième Guerre d'indépendance¹⁵.

Or De Amicis choisit de passer sous silence dans ses chroniques la crise diplomatique franco-italienne qui accompagne la prise de Rome. Alberto Brambilla¹⁶ parle même d'un déchirement intérieur de l'écrivain face au conflit entre les deux nations, car De Amicis, depuis toujours très attaché à la France, a pourtant désiré sa chute pour que l'Italie recouvre sa capitale historique. Dans ses *Ricordi del 1870-71*, il se rattrape en exprimant toute sa gratitude envers la France et son armée, notamment dans le chapitre « La battaglia di Solferino e San Martino ». C'est surtout dans le chapitre intitulé « Alla Francia » que De Amicis déclare sa peine pour la défaite française dans la guerre franco-prussienne et célèbre la valeur de l'armée française et de Mac Mahon. Il va jusqu'à affirmer le devoir de tout Italien de respecter et honorer les soldats et les généraux français, car au-delà des circonstances ce sont pour lui des frères : « *Noi dobbiamo amare e venerare l'esercito francese fuori d'ogni ragione politica, d'ogni interesse nazionale, d'ogni legame di gratitudine [...] voi siete nostri fratelli* »¹⁷. De Amicis est incapable d'éprouver de l'antipathie pour les Français et ne comprend pas que certains de ses concitoyens puissent être du côté des Prussiens. Les deux peuples latins sont pour lui unis par des liens fraternels enracinés et indestructibles.

La même année où il publie ses *Ricordi*, De Amicis effectue un voyage en Espagne comme correspondant du journal florentin *La Nazione*. Le journaliste aurait préféré voyager en France, mais il doit se soumettre à l'intérêt de l'éditeur et du public pour cette autre nation-sœur où depuis 1870 régnait un prince de Savoie, le roi Amédée I^{er} d'Espagne. Son voyage débute le 1^{er} février 1872 et dure quatre mois, pendant lesquels De Amicis envoie à Florence une quarantaine de textes, publiés dans *La Nazione* sous le titre « Lettere dalla Spagna ». Il avait néanmoins déjà en tête d'en

15. Sur ces questions, voir F. Chabod, *Storia della politica estera italiana dal 1870 al 1896*, vol. I, *Le premesse*, Bari, Laterza, 1951, notamment le chapitre « L'idea di Roma » ; P. Treves, *L'idea di Roma e la cultura italiana nel secolo XIX*, Milan, Ricciardi, 1952.

16. A. Brambilla, *Edmondo De Amicis et la France (1870-1883) : contacts et échanges entre littérature italienne et littérature française à la fin du XIX^e siècle*, thèse de doctorat, Université de Franche-Comté, 2011.

17. E. De Amicis, *Ricordi del 1870-71*, p. 83, 88.

faire un volume, qui voit le jour l'année suivante¹⁸ : *Spagna*, qui inaugure sa série de récits de voyages, obtient un succès immédiat, avec près de 30 000 exemplaires vendus¹⁹. Pour son ouvrage, De Amicis complète ses notes de reporter avec des informations tirées de ses lectures historiques, sociologiques, artistiques et culturelles. Il construit ainsi une stratification subtile de références culturelles qui s'ajoutent aux informations plus strictement touristiques et folkloriques recueillies sur place²⁰. La structure de l'ouvrage suit les différentes étapes de son voyage (Barcelone, Saragosse, Burgos, Valladolid, Madrid, Aranjuez, Tolède, Cordoue, Séville, Cadix, Malaga, Grenade, Valence), chaque chapitre constituant un récit indépendant. De Amicis a fréquemment recours à des éléments oniriques, subjectifs et fantastiques, finement entrecroisés avec des éléments objectifs et informatifs. Même si globalement le livre est d'une qualité inégale, le portrait que le journaliste dresse de l'Espagne semble s'éloigner des stéréotypes de tant d'écrivains romantiques européens, qui décrivaient un pays peuplé exclusivement de beautés andalouses et de toréros ensanglantés. Si les deux *topoi* de la sensualité des femmes et du « sang chaud » des hommes sont bien présents tout au long du texte, les Espagnols de De Amicis sont avant tout des citoyens européens, qu'il rapproche à plusieurs reprises des autres peuples latins, tout en soulignant çà et là leurs particularités.

Suivant l'imaginaire du XIX^e siècle, selon De Amicis les peuples sont marqués par un caractère national qui est une donnée naturelle d'origine ancienne. Ainsi le caractère espagnol, bien qu'exacerbé par les passions politiques et les luttes intestines, est selon lui naturellement « *buono, leale, capace di sensi magnanimi e di sublimi slanci d'entusiasmo* »²¹. À plusieurs reprises, De Amicis exprime la proximité qu'il ressent entre le caractère espagnol et le caractère italien, de par leur commune race latine :

18. E. De Amicis, *Spagna*, Florence, Barbèra, 1873. Son volume s'inspire seulement en partie de ses articles, qui sont profondément remaniés.

19. Sur son voyage en Espagne, voir entre autres C. Asciuti, « Il viaggio in Spagna di Edmondo De Amicis: cultura politica e sessualità rimossa », in *Miscellanea di storia delle esplorazioni*, vol. XIV, Gênes, Bozzi, 1989, p. 158-174 ; D. De Liso, « Edmondo De Amicis in viaggio. Note sul viaggio in Spagna », *Critica letteraria*, vol. XXXII / 4, 2004, p. 683-721 ; A. Luzi, « Uno scrittore italiano e la Spagna : Edmondo De Amicis », *Rivista di Studi Italiani*, vol. XXXV / 1, 2007, p. 169-180 ; R. Ubbidente, « De Amicis en tour : il racconto del viaggio in Spagna », in *Id.*, *L'officina del poeta. Studi su Edmondo De Amicis*, Berlin, Frank & Timme, 2013, p. 115-148.

20. Déjà pendant son voyage, De Amicis s'était amplement servi du *Voyage en Espagne* (1843) de Théophile Gautier. Les différentes sources de De Amicis ont été examinées notamment par D. Giurati, « Su alcune derivazioni della Spagna di E. De Amicis », in *Il plagio*, Milan, Hoepli, 1903, p. 14-22.

21. E. De Amicis, *Spagna*, p. 246-247.

Che ardenti cuori! Come mi compiacevo, vedendoli ed ascoltandoli, di appartenere a questa povera razza latina, di cui diciamo ora le sette peste, e come mi rallegravo pensando che più o meno siamo tutti fatti su quello stampo, e che, perdio, potremo abituarci a poco a poco a invidiare lo stampo degli altri, ma non riusciremo a perdere il nostro mai²²!

De Amicis souligne que les Espagnols sont cependant souvent enclins à la fureur en politique en raison d'une contamination ethnique entre Latins et Arabes : le peuple se retrouve alors pris de sauvages élans de passion qui trahissent « *la mescolanza del sangue arabo col sangue latino* »²³.

Dans son dernier chapitre, paraphrasant les mots d'un « illustre Italien » (vraisemblablement Baretto), De Amicis explique la transformation qui s'opère sur les étrangers vivant en Espagne, qui sont conduits petit à petit « *a scaldarsi il sangue e a beccarsi il cervello sulla politica, come se la Spagna fosse il suo paese, o le sorti del suo paese pendessero dalle sorti della Spagna* »²⁴. Cette identification est facilitée par la commune origine latine : « *non è possibile, a chi nulla nulla sia latino d'immaginazione e di fibra, il rimaner spettatore indifferente* ». Mais paradoxalement, tandis que le voyageur devient « *spagnuolo fino al bianco dell'occhio* », il voit l'Europe s'éloigner : « *si scorda l'Europa, come se fosse agli Antipodi, e si finisce col non veder più che la Spagna, come se la governassimo noi, e tutti i suoi interessi fossero nelle nostre mani* »²⁵.

On peut ainsi percevoir que dans *Spagna* De Amicis est déjà à la recherche d'un ailleurs (l'Afrique), des éléments exotiques de l'Orient qui éloignent la péninsule ibérique du continent européen.

Ce n'est pas le cas dans ses impressions de voyage à Paris, où De Amicis se rend très brièvement à deux reprises en 1873 et en 1878²⁶ ; on peut remarquer très clairement que le journaliste ne perçoit pas la France comme un pays relevant de l'étranger²⁷. Paris a toujours été en effet sa « deuxième patrie culturelle »²⁸, et le regard que porte De Amicis sur Paris

22. *Ibid.*, p. 247.

23. *Ibid.*

24. *Ibid.*, p. 476.

25. *Ibid.*, p. 476-477.

26. Sur ses voyages en France, voir l'article d'Aurélien Gendrat-Claudel dans ce volume.

27. Pour une analyse et une bibliographie exhaustive sur le sujet, cf. A. Brambilla, *Edmondo De Amicis et la France...*

28. Tous les livres de De Amicis sont truffés de citations en langue française et de références à des auteurs français, dont il publie des portraits. Cf. A. Brambilla, « Edmondo de Amicis : un portrait de Victor Hugo », *Revue des études italiennes*, 3-4, 2012, p. 281-294 ; *Id.*, « Le poète et le soldat : Paul Déroulède vu par Edmondo De Amicis », *La parola del testo*, XVI, 1-2, 2012, p. 177-196 ; *Id.* « De Amicis-Daudet : un dossier da riaprire ? », *La parola del testo*, XIX, 1-2, 2015, p. 197-214.

se nourrit de la riche littérature et des expériences des voyageurs italiens dans la capitale tout au long du XIX^e siècle²⁹, si bien que l'impression qui saisit le voyageur au contact du peuple parisien est celle d'un déjà-vu : « la population n'est pas nouvelle »³⁰. Si De Amicis reprend la plupart des critiques morales (corruption et légèreté des mœurs) adressées à Paris par tous les observateurs, la distance entre les deux peuples italiens et français n'est qu'une illusion, car les deux nations sœurs sont si proches que Paris « ne paraît pas étranger, puisque l'on y retrouve toutes les réminiscences de notre vie intellectuelle »³¹. Le plus gros risque que fait courir Paris sur les Italiens est celui du « *lenocidio gallico* » défini par Gioberti : ce « charme insidieux des Français »³² peut faire perdre la raison et le sentiment de la patrie aux visiteurs.

Les peuples du Nord

En revanche, le journaliste marque une distanciation bien plus marquée lorsqu'il se rend en Europe du Nord. Sa perception de la différence de nature entre les peuples septentrionaux et les peuples méridionaux est guidée en particulier par les réflexions d'Hippolyte Taine³³, qu'il étudie avant de se rendre en Hollande et qui lui fournit des éléments d'interprétation de la division raciale européenne.

De Amicis planifie d'abord un bref séjour de détente à Londres avant de prendre la route pour les Pays-Bas. Suite à son voyage, il publie des articles dans *La Nuova Illustrazione Universale* de l'éditeur Treves, puis le volume *Ricordi di Londra* en 1874³⁴. Les textes de De Amicis représentent une cinquantaine de pages et sont suivis d'un texte du journaliste et géologue français Louis Laurent Simonin sur les quartiers pauvres

29. La « capitale du XIX^e siècle », pour reprendre l'expression de Walter Benjamin, a inspiré une longue liste d'écrivains, d'artistes et de patriotes de toutes nationalités, qui ont regardé la France tour à tour comme un modèle, un repoussoir et une menace. Cf. *Gallomanie et gallophobie. Le mythe français en Europe au XIX^e siècle*, L. Fournier-Finocchiaro, T.I. Habicht (dir.), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.

30. E. De Amicis, *Souvenirs de Paris. L'Exposition universelle de 1878*, A. Brambilla et A. Gendrat-Claudel (éd.), Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2015, p. 9.

31. *Ibid.*, p. 18.

32. Selon la traduction d'A. Gendrat.

33. H. Taine, *Philosophie de l'art dans les Pays Bas*, Paris, Germer Baillière, 1869.

34. L. Pasquini, « Edmondo De Amicis : i *Ricordi di Londra* e la letteratura di viaggio », in *Scrittori italiani in Inghilterra* (Atti del Convegno Internazionale, Chieti, 20-22 ottobre 2003), G. Oliva (dir.), Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 2003, p. 187-207 ; A. Brambilla, « Appunti sulla storia editoriale dei *Ricordi di Londra* di Edmondo De Amicis », *Studi e problemi di critica testuale*, n° 89, 2014 / 2, p. 257-280.

de Londres. De Amicis ne cache pas ses difficultés pour se mesurer à la description d'une ville très visitée, et pour Alberto Brambilla il s'agit d'un récit de voyage « atypique, et peut-être le plus faible de De Amicis, non seulement pour sa dimension réduite »³⁵. Le reporter souligne la richesse commerciale et industrielle de la capitale anglaise, le grand mouvement des foules et des transports. Dans son dernier tableau, il insiste sur le sentiment d'écrasement et d'infériorité ressenti par un voyageur italien face aux peuples du Nord :

*La grandezza e la ricchezza di Londra mi facevano ogni momento una impressione diversa. Alle volte sentivo il mio amor proprio d'italiano, schiacciato; ricordavo con dispetto le meschine vanterie a cui ci lasciamo andare in casa nostra, paragonandoci soltanto con noi medesimi; mi proponevo, quando fossi in Italia, di rintuzzarlo con sarcasmo; avrei voluto esser nato inglese, per aver diritto di guardare dall'alto in basso i latini*³⁶.

Il fustige aussi la vanité des Anglais : « *Altre volte invece, lo spettacolo della superiorità di quel paese mi faceva sentire pel mio un affetto più vivo, misto di pietà gentile* »³⁷.

La chronique s'achève sur l'image d'une communauté idyllique des nationalités qui se retrouvent au pub pour boire de la bière : De Amicis a rencontré cinq jeunes hommes sympathiques, formant avec lui un groupe de six États : l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Espagne et la Hollande : « *– tre popoli latini e tre popoli nordici, – quattro monarchie sane e due repubbliche malate* »³⁸.

Après être passé par Londres, De Amicis effectue un bref séjour de dix jours en Hollande, puis il y retourne pendant l'hiver 1873-74 afin de rédiger un ouvrage pour l'éditeur Barbèra³⁹. Le journaliste avait commencé à se documenter sur ce pays lors de son séjour à Paris, et son voyage est totalement balisé de ville en ville pour offrir la vision la plus complète possible. Chaque étape est exploitée pour illustrer et commenter un secteur particulier du pays : le commerce à Rotterdam, la peinture à La Haye, la littérature et l'instruction à Delft, l'histoire à Leyde, la philanthropie et l'action sociale à Amsterdam, la floriculture à Haarlem, etc. De Amicis préfère toutefois

35. A. Brambilla, « Appunti sulla storia editoriale... », p. 275.

36. E. De Amicis, *Ricordi di Londra. Seguiti da Una visita ai quartieri poveri di Londra di L. Simonin*, Milan, Treves, 1874, p. 54.

37. *Ibid.*

38. *Ibid.*, p. 58. Ce tableau très partiel de Londres est heureusement compensé par le récit de Simonin sur les quartiers pauvres.

39. E. De Amicis, *Olanda*, Florence, Barbèra, 1874. Nos citations seront tirées de l'édition Treves de 1876.

écarter les informations trop techniques et invente des dialogues, rapporte des légendes et colore sa prose avec toute sorte d'artifices rhétoriques (métaphores, comparaisons, hyperboles), puisant dans ses nombreuses lectures et allant parfois jusqu'au plagiat⁴⁰.

Son premier chapitre est consacré aux terres arrachées par l'homme à la mer; il a une fonction importante pour expliquer très positivement le caractère national des Hollandais :

*un popolo molto diverso dagli altri. [...] Il genio olandese è in perfetta armonia col carattere fisico dell'Olanda. Basta guardare i monumenti della gran lotta combattuta da questo popolo col mare, per comprendere come il suo carattere distintivo debba essere la fermezza e la pazienza, accompagnata da un coraggio calmo e costante*⁴¹.

De Amicis, qui a lu l'ouvrage de Taine consacré à la peinture hollandaise, reprend à l'identique sa distinction entre deux groupes de peuples dans la civilisation européenne: d'un côté « les peuples latins ou latinisés » (Italiens, Français, Espagnols et Portugais) et de l'autre les « peuples germaniques » (Belges, Hollandais, Allemands, Danois, Suédois, Norvégiens, Anglais, Écossais, Américains). Selon Taine, « dans le groupe des peuples latins, les Italiens sont, sans contredit, les meilleurs artistes; dans le groupe des peuples germaniques, sans contredit, ce sont les Flamands et les Hollandais »⁴². Tout comme Taine, De Amicis situe les Hollandais parmi les « *popoli del settentrione* »⁴³, mais il insiste aussi sur le fait qu'ils présentent une grande variété ethnique :

*Tra la Zelanda e l'Olanda propriamente detta, fra l'Olanda e la Frisia, tra la Frisia e la Gheldria, tra la Groninga e il Brabante, malgrado tanti vincoli comuni e la vicinanza grandissima, non v'è meno differenza che fra le provincie più lontane dell'Italia e della Francia: differenza di lingua, di costumi, di carattere; differenze di razza e di religione*⁴⁴.

Dans tous les cas, il s'agit d'un peuple bien différent des méridionaux de race latine, comme il le souligne lorsqu'il croise un Hollandais atypique

40. Cf. D. Aristodemo, « L'Olanda di Edmondo De Amicis » in *Edmondo De Amicis* (Atti del Convegno nazionale di studi, Imperia, 30 aprile-3 maggio 1981), F. Contorbia (dir.), Milan, Garzanti, 1985, p. 173-192, et E. De Amicis, *Olanda*, D. Aristodemo (éd.), Gênes, Costa & Nolan, 1986.

41. E. De Amicis, *Olanda*, p. 13-14.

42. H. Taine, *Philosophie de l'art dans les Pays Bas*, p. 1.

43. E. De Amicis, *Olanda*, p. 15.

44. *Ibid.*

qui fait exception et ressemble à « nous autres Latins » : « *Per mia fortuna m'ero imbattuto in uno di quei pochi Olandesi che hanno comune con noi Latini la debolezza di amar il suono della propria voce* »⁴⁵. Tout son texte tend à faire ressortir ces différences, voire à les exacerber. Par exemple De Amicis, qui n'avait pas manqué de critiquer le caractère bigot des Espagnols, laissant transparaître son exaspération vis-à-vis du cléricisme, glisse dans son récit hollandais beaucoup de préjugés et de jugements de valeur sur le protestantisme. Il dresse néanmoins au final un portrait très positif d'un pays prospère et satisfait, dessinant une sorte de modèle vertueux que pourrait prendre en exemple la bourgeoisie italienne pour son projet de progrès civil.

Dans ses descriptions du caractère national, il insiste sur l'ardeur au travail, les qualités pratiques et économes. L'éthique volontariste et la ténacité des Hollandais suscitent le respect et même une volonté d'émulation, mais n'inspirent pas l'enthousiasme ni même une sympathie spontanée, comme on peut le comprendre par la fréquence des négations :

*Un popolo pacifico, operoso, pratico, riabbassato continuamente, per dirla colle parole d'un gran poeta tedesco, a una realtà prosaica, dalle occupazioni d'una vita volgare e borghese; che coltiva la sua ragione a spese della sua immaginazione; che vive, per conseguenza, più d'idee chiare che di immagini belle; che rifugge dalle astrazioni, che non si slancia col pensiero di là dalla natura, colla quale è in lotta perpetua; che non vede che ciò che è, che non gode che di ciò che possiede, che fa consistere la sua felicità nella quiete agiata e onestamente sensuale d'una vita senza passioni violente e senza desiderii scomposti*⁴⁶.

Dans le chapitre « Frisia », De Amicis met en scène un (faux) dialogue avec un Frison qui vise à faire ressortir leurs différences respectives : « *Il discorso cadde sull'antica Frisia e sull'antica Roma [...] finimmo per discorrere tale e quale come s'egli fosse stato un frisone dei tempi di Olennio ed io un romano dei tempi di Tiberio, ciascuno facendo l'avvocato del suo paese* »⁴⁷. Seulement le narrateur s'aperçoit que le Frison connaît Tacite par cœur et bat en retraite. S'il admet que, quant à l'érudition, certains Hollandais peuvent être supérieurs aux Latins, il n'en reste pas moins qu'ils n'ont pas été faits avec le même moule : « *E non potevo finir di guardarlo, tanto mi pareva d'uno stampo differente dal mio* »⁴⁸.

45. *Ibid.*, p. 22.

46. *Ibid.*, p. 81.

47. *Ibid.*, p. 420.

48. *Ibid.*, p. 421.

Orientalisme et européisme : *Maroc* et *Constantinople*

Cette différence entre Européens du Nord et Européens du Sud est en revanche complètement gommée lorsque De Amicis s'aventure en dehors du continent, lors de ses voyages au Maroc et à Constantinople. Pour les voyageurs et touristes du XIX^e siècle qui sont de plus en plus attirés par les espaces extra-européens de l'Orient⁴⁹, les peuples septentrionaux et les peuples latins retrouvent miraculeusement leur unité dans la perception d'un Occident triomphalement civilisé. Cette région fantasmatique, perçue comme antinomique de l'Occident, confusément située entre l'Afrique septentrionale et le Japon, est pour tous les voyageurs de l'époque une source à la fois de fascination et de répulsion. Les récits de voyage de De Amicis donnent à voir sa rhétorique de l'exotisme, défini comme « représentation des hommes et des sociétés qui n'appartiennent pas à l'Europe, et qui constituent par là son altérité »⁵⁰. La rencontre avec ces régions permet au représentant de la civilisation européenne une autocélébration de soi. Nous verrons ainsi comment, dans *Marocco* et *Constantinopoli*, De Amicis contribue à construire l'identité de l'Italie unifiée par un double mouvement d'opposition à l'Orient et d'englobement dans l'ensemble européen : il dépeint les Orientaux en constant rapport d'opposition avec la civilisation occidentale, et il définit en retour la culture européenne comme seul modèle possible, car si l'Orient est un espace pour les sensations, il ne peut prétendre être un modèle culturel.

De Amicis est invité en 1875 par Stefano Scovasso, consul général d'Italie à Tanger, à se joindre à la première mission diplomatique du jeune royaume d'Italie auprès du sultan du Maroc, Moulay el Hassan. *Marocco* est la chronique du voyage, fait en grande pompe dans la caravane de l'ambassade, de Tanger jusqu'à Fès⁵¹. Scovasso et le gouvernement italien pouvaient légitimement attendre de lui un texte en accord avec la ligne politique

49. La deuxième moitié du XIX^e siècle représente l'âge d'or de l'exotisme. Cf. E. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, 2^e éd., Paris Seuil, 1997 ; D. Pageaux, « Orientalisme », in *Grand Atlas des littératures*, Paris, Encyclopædia Universalis, 1990, p. 310-311 ; M. Moura, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992.

50. M. Moura, *Lire l'exotisme*, p. 14.

51. E. De Amicis, *Marocco*, Milan, Treves, 1876. Sur ce récit, cf. V. Caratozzolo, « Intervistare, commentare, denigrare : la manipolazione dell'informazione in un diario di viaggio di Edmondo De Amicis », in *Miscellanea di storia delle esplorazioni*, vol. XVII, Gênes, Bozzi, 1992, p. 199-210 ; V. Bezzi, *De Amicis in Marocco : l'esotismo dimidiato : scrittura e avventura in un reportage di fine Ottocento*, Padoue, Il poligrafo, 2001 ; M. Pagliara, « Il "Marocco" di E. De Amicis, o "La bella scena in uno spettacolo di un'ora" », *La Nuova Ricerca*, n° 12, 2003, p. 97-113 ; F. Surdich, « Il Marocco nei resoconti dei viaggiatori italiani del periodo postunitario », *Carte di viaggio*, n° 1, 2008, p. 1-23 ; D. Valentini, « A view from Africa : Edmondo De Amicis and the formation of a national identity in post-unification Italy », *Forum Italicum*, n° 47 / 2, 2013, p. 336-345.

officielle; De Amicis est parfaitement conscient de son rôle et dans son livre l'engagement de l'écrivain pour célébrer le gouvernement piémontais est évident. De Amicis semble mettre en œuvre « une distanciation qui n'est pas seulement le signe du professionnalisme journalistique de l'envoyé spécial, mais qui suggère également l'absence totale d'identification, la parfaite divergence socio-éthique du locuteur »⁵². Dans *Marocco*, la « divergence » entre l'auteur et les habitants du pays africain est d'autant plus marquée qu'elle est aussi ethnique :

*La prima cosa che mi colpì, e più fortemente ch'io non possa esprimere, fu l'aspetto della popolazione. [...] Mi passavano accanto faccie bianche, nere, giallastre, bronzine; teste ornate di lunghissime ciocche di capelli e cranii rapati e lucidi come palle metalliche; uomini secchi come mummie; vecchi d'una vecchiezza orrenda; donne col viso e tutta la persona ravvolta in un mucchio informe di cenci; bimbi con lunghe trecce; visi di sultani, di selvaggi, di negromanti, d'anacoreti, di banditi [...] sono Arabi*⁵³.

De Amicis emploie des expressions visant à rabaisser les populations africaines surtout lorsqu'il décrit des Noirs. Son racisme⁵⁴ est palpable lorsqu'il décrit par exemple l'esclave noire du ministre, qui quitte la pièce « *lasciando nella stanza il puzzo nauseabondo di selvaggiume, proprio della razza nera* »⁵⁵, ou encore un noir de cinquante ans : « *la più grottesca, la più spropositata, la più imperiosamente ridicola figura che sia mai comparsa sotto la cappa del cielo. [...] E Dio mi perdoni: mi venne più volte l'idea di comprarlo per farmene una pipa* »⁵⁶. L'image d'ensemble du monde arabo-marocain, comme De Amicis le reconnaît lui-même, ne s'éloigne pas beaucoup des stéréotypes offerts par la littérature de voyage anglaise et française depuis près d'un siècle⁵⁷ :

52. Cette position du spectateur distancié, qu'Edwige Comoy Fusaro constate dans le roman *Sull'Oceano*, est déjà marquée dans les récits de voyage extra-européens de De Amicis. Cf. E. Comoy Fusaro, « Le spectateur controversé : réflexions sur les modalités de la narration dans *Sull'Oceano* de Edmondo De Amicis », *Cahiers de Narratologie*, n° 14, 2008, p. 2.

53. E. De Amicis, *Marocco*, p. 4-5.

54. Sur la construction du discours racial et raciste en Italie, cf. *Nel nome della razza. Il razzismo nella storia d'Italia 1870-1945*, A. Burgio (dir.), Bologne, Il Mulino, 1999 ; G. Gabrielli, *Il curriculum « razziale ». La costruzione dell'alterità di « razza » e coloniale nella scuola italiana (1860-1950)*, Macerata, Edizioni Università di Macerata, 2015 ; *Aux origines de la pensée de la « race » en Italie*, E. Bovo et A. Aramini (dir.), Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté (à paraître).

55. E. De Amicis, *Marocco*, p. 34.

56. *Ibid.*, p. 405.

57. Pour une étude comparée, voir V. Vittorini, *L'image du monde arabe dans la littérature française et italienne du XIX^e siècle : analogies, différences, possibles influences*, thèse de doctorat, Université de Nice, 2015.

*Più studio questi mori e più tendo a credere che non siano molto lontani dal vero, come mi parvero da principio, i giudizi dei viaggiatori, i quali sono concordi nel chiamarli una razza di vipere e di volpi, falsi, pusillanini, umili coi forti, insolenti coi deboli, rosi dall'avarizia, divorati dall'egoismo, accesi dalle più abbiette passioni che possano capire nel cuore umano*⁵⁸.

Mais on voit aussi que le spectacle des « milles variétés » de la ville marocaine provoque chez le narrateur une sorte de crise d'identité qui révèle une certaine difficulté à soutenir la rigide répartition des rôles définie au départ. Par exemple, pendant le voyage entre Tanger et Fès, De Amicis raconte une scène où il fait l'expérience de la moquerie des soldats de l'escorte vis-à-vis de la mise des « Européens civilisés ». Inversant les rôles, le narrateur intègre le point de vue des Arabes dans sa culture bourgeoise et paternaliste et il se regarde de l'extérieur, reconnaissant effectivement le caractère plutôt ridicule de l'aspect physique des Européens, tout en affirmant cependant leur indéniable supériorité intellectuelle :

*Sì, siamo civili, siamo i rappresentanti d'una grande nazione, abbiamo più scienza nella testa, noi dieci, che non ce ne sia in tutto l'Impero dei Sceriffi; ma piantati su queste mule, vestiti di questi panni, con questi colori, con questi cappelli, in mezzo a loro, per dio, siamo brutti*⁵⁹ !

C'est surtout dans le long dialogue final (le seul) entre De Amicis et un Marocain, un commerçant aisé de Fès, que la confrontation entre les civilisations arabo-musulmane et occidentale est abordée le plus longuement. Le narrateur presse son interlocuteur pour savoir ce qu'il pense de l'Occident qu'il a pu visiter, mais il n'obtient pas la reconnaissance de la suprématie indiscutable de la civilisation européenne à laquelle il s'attendait. En effet, le commerçant exprime son refus de la modernité que voudraient imposer les Européens au nom d'un conservatisme, teinté de fatalisme, qui reflète selon De Amicis l'opinion de l'élite marocaine : « *Lasciateci dunque in pace. Non vogliate che tutti vivano a modo vostro e sian felici come volete voi. Rimaniamo tutti nel cerchio che Allà ci ha segnato* »⁶⁰.

Toutefois, il ne faudrait pas croire que la considération que De Amicis accorde au point de vue du Marocain ne soit pas exempte d'une forte hiérarchisation entre l'identité italienne-occidentale et l'identité arabe. Le narrateur déclare en effet sans ambages que les pays occidentaux visités par le commerçant marocain sont « *dei paesi così meravigliosamente diversi e*

58. E. De Amicis, *Marocco*, p. 372-373.

59. *Ibid.*, p. 226-227.

60. *Ibid.*, p. 416.

superiori al suo »⁶¹. De Amicis se sent naturellement supérieur à l'Arabe, et il le voit comme un enfant face aux merveilles de la civilisation occidentale. S'il le laisse exposer tous ses arguments en respectant la diversité de son point de vue, il souhaite également montrer aux lecteurs qu'il ne considère pas que le commerçant marocain soit capable d'opposer des arguments valables à ses affirmations apologétiques sur la culture européenne.

La prise de position est la même dans *Costantinopoli*⁶², publié un an après *Marocco*, même si le voyage que De Amicis avait fait en compagnie du peintre Enrico Yunck était antérieur. Le livre de De Amicis est une ode triomphale à la gloire de l'orientalisme. Le narrateur s'éloigne de la structure du récit de voyage adoptée pour *Spagna* ou *Marocco* : il ne suit pas un parcours ordonné et son texte se déploie comme un labyrinthe où évolue le flâneur qui vagabonde dans la ville en rêvassant. Par ailleurs, le reporter n'avait pas pris beaucoup de notes pendant son bref séjour à Istanbul. C'est par la suite qu'il gonfle son texte publié près de trois ans après son voyage. Après tout ce temps, il lui reste son impression générale, qui est globalement celle d'une déception vis-à-vis du « *divino Oriente dei nostri sogni* », assombri par « *un altro Oriente più lugubre, immondo, decrepito che supera ogni più nera immaginazione* »⁶³. De Amicis perçoit la tension latente dans la ville entre tradition et modernité, les bouleversements mais aussi les résistances face aux réformes entreprises depuis le début du siècle par les souverains. Mais il mentionne très peu l'actualité politique et diplomatique turque et en général le narrateur montre peu d'intérêt vis-à-vis des aspects modernes de la Turquie. En effet, le reporter était parti à la recherche de l'« Orient authentique », et les descriptions des transformations contemporaines de la ville sont souvent connotées négativement dans son texte. Mais au fond, même la beauté de certains quartiers orientaux de la ville n'est qu'une façade : Istanbul est décrite comme une scène de théâtre où tout est mis en œuvre pour créer une belle illusion : « *Non v'è nessuna città al mondo, io credo, nella quale la bellezza sia così pura apparenza come a Costantinopoli* »⁶⁴.

Le narrateur-spectateur de ce grand théâtre observe également la population locale comme s'il s'agissait d'acteurs et de personnages chargés de le divertir. De Amicis se place d'abord « Sur le pont » qui traverse le Bosphore

61. *Ibid.*, p. 409.

62. E. De Amicis, *Costantinopoli*, Milan, Treves, 1877-1878, 2 vol. Nos citations sont tirées de l'édition en un seul volume de 1883. Sur ce récit, cf. la présentation de Luca Scarlini dans l'édition *Costantinopoli*, Turin, Einaudi, 2007 ; E. Petrosillo, « L'Orientalismo sadiano nella scrittura di De Amicis », *Rivista di studi italiani*, a. XXV, 2007/1, p. 181-200 ; M. Giammarco, « *Costantinopoli* : il "sogno orientale" di De Amicis », *Carte di viaggio*, n° 1, 2008, p. 117-134.

63. E. De Amicis, *Costantinopoli*, p. 31.

64. *Ibid.*, p. 94.

pour examiner la foule, et dans tout le chapitre il veut rendre compte de la variété humaine présente à ce carrefour de l'Europe et de l'Asie : « *È un mosaico cangiante di razze e di religioni che si compone e si scompone continuamente* »⁶⁵. Le spectacle auquel il se réfère est celui du carnaval (« *una grande processione carnevalesca* »), mais qui n'est au fond qu'un immense désordre qui attriste le spectateur :

*è un pellegrinaggio di popoli decaduti e di razze avviliti; una immensità di sventure da soccorrere, di vergogne da lavare, di catene da rompere; un cumulo di tremendi problemi scritti a caratteri di sangue, e che non si scioglieranno che con torrenti di sangue*⁶⁶.

Les remarques anthropologiques de De Amicis sur le peuple turc sont souvent énoncées sur le ton de la condamnation ouverte des mentalités encore attachées aux traditions ottomanes, accusées de pourrir les esprits :

*Il marcio è nascosto. La corruzione è dissimulata dalla separazione dei due sessi, l'ozio è larvato dalla quiete, la dignità fa da maschera all'orgoglio, la compostezza grave dei visi, che pare indizio di profondi pensieri, nasconde l'inerzia mortale dell'intelletto, e quella che sembra temperanza civile di vita, non è che mancanza di vera vita*⁶⁷.

L'infériorité du peuple turc est manifeste en tout ; De Amicis décrit un peuple sauvage : « *La vita sociale ha appena digrossato in lui l'uomo antico della steppa e della capanna* »⁶⁸. Mais le pire de ses défauts est son hostilité à la civilisation. L'infériorité de la civilisation turque est visible surtout chez les femmes, qui font l'objet de son chapitre « Le turche ». Après quelques considérations esthétiques, De Amicis condamne sévèrement le manque de rapports entre hommes et femmes et s'attarde longuement sur la pratique de la polygamie, qui nuit à l'éducation des femmes turques. Condamnées à vivre dans l'ignorance crasse et l'ennui dans les harems, elles sont comparées à des enfants quand ce n'est pas à des mollusques⁶⁹.

Toutes ces remarques ont été maintes fois épinglées par les critiques de De Amicis, qui n'ont pas manqué de souligner ses idées préconçues, son nationalisme (voire son idéologie à tendance colonialiste), son opportunisme bourgeois et son incapacité à accepter la différence⁷⁰. Le reporter

65. E. De Amicis, *Costantinopoli*, p. 35.

66. *Ibid.*, p. 44.

67. *Ibid.*, p. 535-536.

68. *Ibid.*, p. 547.

69. *Ibid.*, p. 327-328.

70. Comme le rappelle M. Giammarco, « *Costantinopoli...* », p. 130.

admet cependant ses limites et ses difficultés pour appréhender l'essence du peuple turc, qui au terme de son séjour lui semble encore une énigme :

Fra loro ogni viso è un enigma; il loro sguardo interroga, ma non risponde; la loro bocca non tradisce nessun movimento del cuore. Non si può dire quanto pesi sull'animo dello straniero questo mutismo dei volti, questa freddezza, questa uniformità d'atteggiamenti statuari e di sguardi fissi, che non dicono nulla⁷¹.

Dans tous les cas, les différences constamment soulignées entre les populations orientales et occidentales et les éléments de mystère entretenus par l'auteur sont liés à sa volonté de créer un effet de spectacle, de fasciner le lecteur en lui donnant de goût de l'exotisme. On comprend ainsi l'usage immodéré des techniques de la transfiguration et de la théâtralisation dans sa prose⁷², qui permettent au narrateur de transporter l'imagination du lecteur et de fournir un répertoire d'images romanesques, qui sera largement exploité par exemple par Emilio Salgari.

Conclusion

Il nous semble que la lecture des récits de voyage publiés par De Amicis dans les années 1870 nous permet de repérer quelques-uns des traits principaux de la vision des peuples qui caractérise les dernières décennies du XIX^e siècle : il s'agit d'une vision « italocentrée » partagée par les classes cultivées de l'Italie libérale⁷³, marquée par la référence à la latinité commune des peuples d'Europe du Sud, par la hiérarchisation des civilisations occidentale et arabo-musulmane et par l'orientalisme qui alimente les politiques colonialistes et impérialistes européennes. Pour un examen plus complet et approfondi de la représentation des peuples étrangers, il serait par ailleurs intéressant d'analyser également l'appareil iconographique des volumes de Amicis, d'autant plus que des illustrations sont ajoutées au fil des nouvelles éditions et traductions, et donnent à voir les stéréotypes qui ont forgé l'imaginaire de nombreuses générations.

En nous limitant à la lecture de ses textes, on peut déjà voir combien De Amicis a largement contribué à construire l'identité de l'Italie unifiée :

71. E. De Amicis, *Costantinopoli*, p. 532-533.

72. M. Giammarco, « *Costantinopoli...* », p. 125.

73. Comme l'a observé Giorgio Bertone : « *De Amicis non tenta di penetrare, osserva e descrive la superficie sovrapponendo interpretazioni psicologiche ed estetiche, come dire, eurocentriche – meglio ancora, diremmo noi, 'italocentriche', tipiche cioè del clima culturale ed ideologico dell'Italia umbertina* », in *Antologia delle Opere di Edmondo De Amicis*, G. Bertone (dir.), Imperia, Città di Imperia, 1981, p. 37.

lors de ses voyages en Europe, il a souligné les éléments de ressemblance entre les peuples de race latine, en insistant sur les liens fraternels existant entre Italiens, Espagnols et Français. S'il semble souscrire à une division au sein de l'Europe entre peuples septentrionaux et méridionaux, on remarque que ses déplacements en Orient lui permettent une redéfinition de l'Europe comme un continent culturellement unifié par la civilisation occidentale qui lui permet dans un second temps d'inclure pleinement l'Italie dans un « nous » européen dont l'Orient serait l'altérité. Les récits de voyage de De Amicis, au même titre que son bien plus célèbre roman *Cuore*, ont ainsi eu une véritable fonction pédagogique de formation des Italiens, celle de « raconter aux bourgeois »⁷⁴ l'étendue du monde en leur expliquant leur place et leur rôle. Ce type de vision a servi notamment à alimenter le discours colonialiste, même si De Amicis n'a fait que de rares allusions dans son œuvre à l'expérience coloniale italienne.

Dans les années 1880, après l'immense succès du livre *Cuore*, inspiré par un nationalisme latent, l'attraction exercée sur De Amicis par l'idéologie socialiste lui inspirera une nouvelle vision du monde davantage marquée par les préoccupations sociales. Dans ce contexte, il prônera un nouvel européisme militant pour le pacifisme⁷⁵, où l'altérité des peuples fait place au rêve de l'union des prolétaires de toutes les nations.

Laura FOURNIER-FINOCCHIARO
Laboratoire d'études romanes LER
Université Paris 8

74. F. Bacchetti, *I viaggi « en touriste » di De Amicis. Raccontare ai borghesi*, Tirrenia (Pise), Edizioni del Cerro, 2001.

75. Sur le pacifisme de De Amicis, voir l'article d'Alberto Brambilla dans ce volume.